

L'ARBRE DU BŒUF

G. Maugard - Contes des Pyrénées - Ed Érasme - p 40

IL y avait une fois un fermier et sa femme qui vivaient dans leur domaine avec deux garçons, l'un qui était leur propre fils et l'autre Pierre, leur domestique. Celui-ci mangeait avec ses maîtres qui étaient bien surpris de voir quelle bonne mine il avait, alors que leur fils restait toujours malingre.

La fermière fit part de ses soupçons à son mari.

- Je me demande si ce garçon ne mange pas ailleurs. Vois : notre fils avec un appétit d'ogre reste maigre comme un clou. Ce grassouillet-là (1) doit rapiner d'un côté ou de l'autre.

- C'est bien possible.

- Écoute, je vais le surveiller jour et nuit, je trouverai bien son secret.

Chaque nuit, Pierre descendait à l'étable où il y avait un

(I) Aquelh piffaut.

bœuf dont il était le conducteur habituel. Il s'approchait de l'animal, perçait avec son couteau l'extrémité de la corne, mettait la bouche et aspirait un peu de sang.

La maîtresse du logis avait observé le va-et-vient du valet et constaté cette visite nocturne au bétail, mais Pierre se tenait sur ses gardes. Un soir, comme il était à cheval sur le bœuf et se disposait à ouvrir la corne, la porte grinça.

« Voilà qu'on m'épie maintenant! » Pierre s'était laissé glisser aux pieds de l'animal et le caressait.

- Pierre, que fais-tu auprès de ce bœuf?

- Mais rien, vraiment. Avant d'aller veiller, je vérifie s'il est bien attaché.

La nuit suivante, après le repas, Pierre descendit encore à l'étable. Cette fois la fermière, qui avait entrouvert la porte sans bruit, le laissa faire. Quelques instants plus tard, elle passait la tête et, depuis les escaliers, épiait notre sucer de sang.

- Eh bien! Pierre, que fais-tu ainsi? cria-t-elle.

- Vous le voyez, je fais cela pour me distraire.

- A ton âge, ce n'est pas un jeu. Je sais que chaque nuit tu t'alimentes avec le sang du bœuf.

- Ma foi, oui, patronne, c'est vrai.

- Puisqu'il en est ainsi, demain nous ferons abattre cet animal.

Pierre partit à la veillée, la dame raconta ce qu'elle avait vu à son mari.

- J'ai enfin découvert le vice de ce garçon. Il est en bonne santé parce qu'il boit chaque nuit une certaine quantité de sang de bœuf.

- Nous devons le guérir de ce défaut. Nous vendrons

l'animal au boucher et nous le remplacerons par un autre bœuf de labour.

Pierre n'oublia pas avant de se coucher d'aller voir son bœuf.

- Pierre, écoute-moi bien, lui dit l'animal. Je sais qu'on veut me faire abattre dès demain. Sois sans crainte. Le propriétaire, je l'expédierai au beau milieu de l'étable, et le boucher aura peur de mes ruades et se retirera.

« Tu viendras me détacher toi-même, tu passeras la corde à mes cornes, tu sauteras à califourchon sur mon dos, nous prendrons la clé des champs et à nous la liberté!

Les choses se passèrent ainsi. Le boucher était là au matin. - Ce bœuf, je puis l'emmener, patron?

- Je le détache, il est à vous.

Le fermier approcha avec la corde. Il reçut un coup de pied dans les côtes et se retrouva sur les marches de l'escalier.

- Comment faire? Ce maudit garnement avec ses manières a rendu l'animal inabordable.

- Voyons, je l'approcherai bien, dit le boucher.

- Essayez donc, mais ce n'est pas un jeu d'enfant.

Le boucher allait toucher les cornes, quand l'animal rua de plus belle.

- Au diable, votre bœuf ! J'y renonce.

- Femme, où est Pierre? Lui seul l'approchera.

La fermière appela le garçon.

- Pierre, viens donc!

- Qu'y a-t-il, patronne?

- Dépêche-toi. Il faut que tu conduises le bœuf à la boucherie.

- C'est bien, je suis content. Je ferai une promenade à dos de bœuf.

La corde devint bride, la chaîne fut détachée, l'équipage sortit de l'étable, mais évita la boucherie ...

Bœuf et bouvier avaient fui dans la forêt et y séjournèrent trois ou quatre jours. Le bœuf avoua finalement à Pierre : - Pierre, ça ne va pas. L'herbe est trop rare. Toi, tu as l'avantage de sucer du sang; quant à moi, je sens force tiraillements à la panse.

Pierre hochait la tête ; l'animal s'affaiblissait.

- Demain, si tu veux bien, Pierre, nous retournerons à la ferme.

L'après-midi qui suivit, vers la tombée de la nuit, les fuyards se retrouvèrent donc dans la cour du domaine.

Le maître, stupéfait :

- Comment, c'est toi?

- Je suis de retour. Le bœuf avait pris la fuite dans la forêt, je le ramène.

L'animal retrouva sa place à l'étable et Pierre à la table.

- Je ne suis pas dupe, dit la maîtresse de maison, cette fugue du bœuf et du garçon était pour le moins calculée. Mais laissons cela.

Pierre, après le repas, alla à ses occupations habituelles.

Toutefois, la nuit suivante, il évita de boire du sang.

Son compagnon lui déclara qu'il se faisait vieux et n'avait plus longtemps à vivre, trois ou quatre jours tout au plus.

- Hélas ! Je t'enterrerai.

- Si tu veux. Il faut que ce soit devant la porte. Là il poussera un arbre tel qu'il donnera successivement les fruits des diverses saisons : des cerises à la Pentecôte, des prunes à «Notre-Dame» d'août, des pommes à la Saint-Michel, des châtaignes à la Saint-Martin, enfin tous les fruits de la création. Lorsque cet arbre aura poussé, si le fermier t'interroge, tu lui diras que c'est l'arbre aux mille fruits. S'il parie quelque chose à ce sujet, tiens le pari.

Le jour qui suivit, le bœuf tomba malade et mourut le quatrième soir.

- Il faut l'enterrer, dit le fermier.

- Je m'en charge, patron, répondit Pierre. Couchez-vous, je ferai le nécessaire.

- Nous t'aiderons tout de même.

- Non, non, je ferai seul.

Vers minuit, avec pioche et pelle, il creusa une grande fosse devant la maison et enterra son bœuf. Par la suite, il venait toutes les nuits sur la tombe. Deux mois plus tard, il eut la surprise de voir en cet endroit un arbre déjà gros.

Le fermier, abasourdi :

- Qu'est-ce donc cet arbre qui pousse devant la ferme?

- Cet arbre, patron, vous serez incapable de deviner son nom.

- Tout de même, je trouverai bien. Pierre lui dit :

- C'est un arbre merveilleux. A chaque saison nouvelle il se couvrira de nouveaux fruits : au temps des pommes il donnera des pommes, au temps des noix il donnera des noix, puis des châtaignes, enfin des fruits de toute espèce.

- Tu plaisantes, sans doute?

- Vous verrez vous-même.

- Écoute: si, à l'automne, cet arbre produit des pommes, ma femme est à toi.

- Entendu.

- Oui, oui, je parie ma femme.

Quinze jours après, l'arbre se couvrit de pommes. Le patron appela son valet.

- Tu ne m'avais point menti. Eh bien! ma femme est à toi.

- C'est vrai, dit Pierre, mais je n'en ai que faire!

- Qu'à cela ne tienne. Tu as gagné le pari. L'enjeu est à toi.

L'affaire en resta là. La nuit, Pierre allait sur l'aire communiquer avec le bœuf.

- Tu as déjà gagné la fermière ; si tu fais comme je vais te dire tu gagneras et la ferme et tout le reste.

- Je ferai tout ce que tu me diras. Conseille-moi bien.

- Demain, tu iras voir le soleil et tu insisteras pour qu'il se lève au couchant.

- Où donc est-il?

- Chemine dans cette direction.

Le lendemain, après le petit déjeuner, Pierre entreprit son voyage. Il marcha, il marcha. Lorsqu'il eut fait un bon bout de chemin, il trouva un pont.

- Où allez-vous? lui demanda le pont.

- Je vais, je vais, je ne le sais pas trop, je vais voir le soleil.

- Je vous demanderai un petit service. Obtenez de lui des précisions sur ce que je dois faire lorsque quelqu'un traverse la rivière.

Pierre poursuivit son voyage. Lorsqu'il eut fait beaucoup de chemin, beaucoup de chemin, il rencontra deux filles, les filles du diable.

- Où allez-vous donc, jeune homme?
- Où je vais, où je vais, je ne sais. Je veux parler au soleil.
- Faites donc une commission pour nous.
- Voyons, mais avec plaisir.
- Demandez-lui comment nous y prendre pour trouver un mari.
- Ce sera fait.

Il continua. Il avait marché longtemps, lorsqu'il arriva au palais du soleil.

- Où allez-vous, jeune homme?
- Je venais vous voir afin que, demain matin, vous paraissiez au couchant et non au levant.
- Je te ferai ce plaisir.
- Sur mon chemin, j'ai rencontré le pont immobile là-bas ; il voudrait connaître le prix du péage.
- Tu lui diras, faisant le nigaud et continuant d'avancer : « Le soleil m'a dit que ... le soleil m'a dit que ... » Lorsque tu seras sur l'autre rive, et là seulement, tu lui crieras de ma part de jeter tous les passants à la rivière.
- Plus près d'ici, j'ai rencontré deux filles. Ce n'est pas qu'elles soient belles, cependant elles sont en quête de maris.
- Tu chercheras dans ta mémoire, d'un air niais : « Le soleil m'a dit que ... le soleil m'a dit que ... » Lorsque tu seras loin, tu leur diras d'arrêter et d'épouser de gré ou de force celui qui passera par là. »

Pierre reprit donc le chemin du retour.

- Eh bien! jeune homme, que t'a dit le soleil? Qui épouserons-nous ?

- Il m'a dit que ... Il m'a dit que ... Il m'a dit que ... lorsqu'il passerait un jeune homme, vous le gardiez prisonnier et l'épousiez.

- Ah! fripon!

Il échappa. Plus loin comme il passait sur le pont :

- La réponse du soleil, jeune homme?

- Le soleil m'a dit que ... Le soleil m'a dit que ... vous jetiez à la rivière quiconque passera par ici!

Mais il était déjà sur l'autre rive. Les injures ne l'atteignirent pas. A la tombée de la nuit, il était de retour. Après le repas, selon son habitude, il visita la tombe du bœuf, puis il partit à la veillée.

Au retour, vers minuit

- Bœuf, le soleil accepte de se lever au couchant.

- Il faudra le dire à ton maître et, s'il veut parier la ferme ou autre chose, tiens le pari.

Puis il annonça la nouvelle aux jeunes gens du village.

- C'est extraordinaire et incroyable.

- Qu'y a-t-il?

- Qu'est-ce donc?

- Sachez que le soleil se lèvera demain au couchant.

- Incroyable !

- Un hectolitre du meilleur cru, si tu dis vrai.

- Montez sur la colline au matin, vous verrez bien.

De très grand matin, comme Pierre cassait la croûte avec le fermier :

- Vous ignorez la nouvelle. Ce matin même le soleil se lèvera au couchant!

- Farceur!

- Bien vrai, patron.

- Tu veux toujours avoir raison. Si c'est vrai, je te donne la ferme, l'épouse et le reste. Moi-même je veux être ton serviteur.

- Entendu.

Ils montèrent sur la colline. Bien sûr, le soleil se leva au couchant ce jour-là. Ce fut un étonnement général.

De tous côtés, on courait vers Pierre.

- Tu avais raison, tu auras deux barriques au lieu d'une.

- Tu as gagné la ferme, la femme et le reste. Tu es désormais la maître ici, je suis ton domestique, disait son ancien patron.

Le jour suivant, c'était un dimanche: il y eut grand festin et libations, mais je ne récoltai rien.

Je passe par mon pré,

Mon conte est terminé.

Conté par Marcel Ferrier, 24 ans, alors résidant à Campbonnaure-Puivert, à Pâques 1950.